

« Paradoxalement, poursuit l'historien, la rigueur apportée par les chimistes "amateurs-professionnels" a contribué, sinon à isoler la science de la société, du moins à couper la chimie de l'amateurisme mondain, alors même qu'elle fait irruption dans la société par ses applications militaires et industrielles. » Le cas Lavoisier peut s'étendre à toutes les sciences. D'abord, il oblige à clarifier la typologie des acteurs impliqués dans la production de connaissances scientifiques. Ensuite, il illustre le fossé, plus ou moins profond, qui s'est creusé depuis la fin du XVIII^e siècle entre la science et le grand public. Ces deux aspects sont fondamentaux lorsqu'on s'intéresse aux sciences et aux recherches participatives.

UN FOSSÉ SE CREUSE

Selon Volny Fages, de l'École normale supérieure Paris-Saclay, la séparation entre professionnels de la science et amateurs n'a de sens qu'à partir du moment où le processus de professionnalisation est bien enclenché, c'est-à-dire à partir de 1850. Auparavant, seule la dichotomie entre expert et profane serait pertinente, Lavoisier relevant bien sûr du premier cas. Mieux, les amateurs experts étaient bien souvent considérés comme plus légitimes à parler de science, parce qu'ils n'étaient pas payés pour la pratiquer. Ils n'avaient donc pas d'intérêts particuliers à défendre. La question de la participation ne se posait pas : potentiellement, la science était ouverte à tous.

Parallèlement, plusieurs disciplines se bâtissent, ou au moins se déploient plus largement, grâce aux nombreuses contributions d'amateurs. On peut citer l'astronomie, la météorologie, toutes les sciences naturalistes avec les grandes expéditions, la géologie... Durant cet « âge d'or » de la science amateur, la théorisation et la construction des connaissances scientifiques vont de pair avec la collecte de données.

À partir des années 1850, et jusqu'à la fin du XX^e siècle, à mesure qu'elle se professionnalise, la science s'éloigne progressivement du grand public : les savants renforcent leurs institutions, en restreignent l'accès, se construisant des tours d'ivoire, excluant toujours plus les amateurs de la construction des connaissances.

Toutefois, pendant les dernières décennies du XIX^e siècle, on assiste à la montée en puissance et à l'affirmation des sociétés savantes, des académies de province, des clubs... où se côtoient parfois amateurs locaux et professionnels dans des recherches collectives. En outre, on assiste à un engouement public, à une forte demande sociale, pour la science. C'est aussi la grande époque de la vulgarisation, avec la naissance de nombreuses revues *La Science illustrée*, *Le Magasin pittoresque*,

Les sciences et recherches participatives sont des formes de production de connaissances scientifiques auxquelles participent, avec des chercheurs, des acteurs de la société civile, à titre individuel ou collectif, de façon active et délibérée

La Nature... et le succès des ouvrages de Camille Flammarion, Louis Figuier...

Toujours est-il que les institutions scientifiques se referment sur elles-mêmes, l'amateur se retrouve marginalisé et parfois même regardé avec condescendance.

Qu'en est-il à l'Institut national de la recherche agronomique ? Comment les relations entre scientifiques et non-professionnels de la science ont-elles évolué au sein de cet institut qui, dès sa création au sortir de la Seconde Guerre mondiale, a noué des liens étroits entre chercheurs, agriculteurs et éleveurs ?

AU SERVICE DE L'AGRICULTURE

Dès le départ, l'institut est au service du développement de l'agriculture française, et donc proche du monde agricole. Jusqu'aux



Produire en races locales : un enjeu de reconnaissance

Les éleveurs de races bretonnes – bovines, ovines, caprines... – étant soucieux de la valorisation de leurs produits, la Fédération des races de Bretagne a proposé à Nathalie Couix, Anne Lauvie et Jean-Michel Sorba de l'Inra de travailler avec eux sur la qualification de leurs produits (viande, fromages...). Ceux-ci sont associés à une histoire, un patrimoine et plus généralement à un système de valeurs qui ne sauraient être détachés de l'appréciation qu'en ont leurs producteurs et consommateurs. Comment évaluer et valoriser un tel système au-delà de la stricte qualité intrinsèque des produits ? Le travail engagé entre les producteurs et les chercheurs vise à élaborer une démarche et un dispositif permettant la reconnaissance conjointe des produits, des pratiques des éleveurs et leur ancrage au territoire. Plusieurs ateliers participatifs ont été mis en place avec les éleveurs pour identifier les valeurs partagées sur lesquelles fonder ce dispositif. Qu'est-il ressorti de cette première étape ? Des messages forts comme un élevage extensif en plein air, respectueux des animaux et plus largement du vivant, soucieux de la préservation de la biodiversité domestique, des produits souvent transformés à la ferme et ayant une saisonnalité assumée... La réflexion conduite avec les éleveurs porte désormais sur la façon dont ils pourraient sensibiliser et tirer avantage de ces pratiques. Un label ? Une marque ? Un autre dispositif de reconnaissance qui resterait à inventer ?



Une vache Froment du Léon, une race de qualité.